O.M.I. MISSION DÉCEMBRE - DECEMBER 1970

O.M.I.

MISSIONS

La culture indienne et le Missionnaire

Pastoral problems in Asia

Los Oblatos, en el istmo de Tehuantepec

N. 335 - DÉCEMBRE - DECEMBER 1970

La culture indienne et le missionnaire...

par D. CROTEAU, O.M.I.

En janvier dernier, plusieurs missionnaires se réunirent à Providence pour évaluer leur action missionnaire. Il fut décidé qu'à la prochaine réunion, une discussion serait tenue sur le problème de la culture indienne et sur le rôle du missionnaire.

J'ai pensé que pour aider la discussion un petit travail personnel serait de mise. J'ai aussi pensé que tous les missionnaires seraient intéressés à savoir ce qu'un « jeune » pense et que le sachant, ils pourraient clarifier leurs positions et ensuite les faire connaître pour le bénéfice de tous. Ce que je vous livre maintenant n'est pas le 'party line', mais bien mes propres idées et réflexions. Ca manquera d'objectivité sans doute... Tant mieux! La réaction n'en sera que plus salutaire. Aussi, j'invite quiconque ne partage pas mes « préjugés » à me relancer la balle.

N'étant pas un anthropologue ou un sociologue, il m'est passablement difficile de définir et d'exprimer la culture indienne en elle-même. Je choisis donc une approche plus simple et plus directe, quoique plus limitée. Je vais répondre à ces questions: Que fut pour moi l'Indien? - Quel rôle a-t-il joué dans ma vie missionnaire? - Quel rôle ai-je joué dans sa vie, ou

mieux encore, quel rôle le missionnaire et la mission ont-ils joué dans l'éducation humaine, sociale et chrétienne de l'Indien?

Comme tous les jeunes missionnaires, sans doute, je mis pied à terre dans ma première misison, en rêvant et m'imaginant que je serais plus indien que les indiens et que je n'aurais de cesse qu'au moment où ils seraient tous heureux et profondément chrétiens. Les Indiens comme race ne m'étaient pas entièrement inconnus. Dans l'ouest, j'avais eu l'occasion de connaître des missionnaires chez les Indiens. La description qu'ils en faisaient ne les rendait guère symphatiques: buveurs, lâches, paresseux, superstitieux, ingrats, etc...

D'ailleurs, j'avais eu l'occasion de faire mes propres expériences en enseignant le catéchisme deux années de suite à Mannigotagan, sur le Lac Winnipeg. Je savais donc un peu à quoi m'en tenir sur le « mauvais côté » de l'Indien. Cependant le Père Haramburu m'avait bien dit en me donnant mon obédience pour Rae, que j'allais dans la plus belle mission du vicariat, tant au point de vue oblat que missionnaire. Il disait que les Indiens étaient parmi les mieux conservés du vicariat.

A mon arrivée, le positif l'emporta sur le négatif. Pendant les premiers mois, comme on me l'avait d'ailleurs conseillé, j'assistai « dévotement » aux initiatives de la mission. Je contemplai l'Indien dans son agir quotidien. Mes premières impressions furent celles-ci:

Du côté de la mission:

Comme tout visiteur de quelques jours, ou encore comme tout nouvel arrivé ou résident de fraîche date, je fus émerveillé par l'influence, la place, l'importance de la mission. C'était vraiment la cheville ouvrière de tout ce qui se passait au Fort. Les missionnaires étaient bien vus et des Blancs et des Indiens. Les Blancs, pour leur part, voyaient dans la mission une grosse organisation avec laquelle il fallait compter. La plupart de ces

Blancs, étant des employés du gouvernement, avaient donc avantage à ne pas s'opposer aux missionnaires qui comme eux, se disaient au service des Indiens. Je crois même qu'il régnait un esprit d'amitié et d'entente un peu exceptionnel.

Du côté de l'Indien, l'amour de la mission avait des racines encore plus intéressées et plus personnelles. La mission était le Bon Dieu pour eux. Le missionnaire était tout, à partir de celui qui gardait leur poisson dans le frigidaire de la mission, en passant par celui qui leur servait d'interprète auprès du gouvernement, pour finir enfin par celui qui leur donnait les sacrements. Si du jour au lendemain on leur avait enlevé la mission, les Indiens se seraient sentis comme perdus. En effet, la mission disparaissant, qui les aurait dépannés dans leur pauvreté, dans la maladie, les réquisitions, la conservation de leur viande, etc... Les gens du gouvernment..., ils ne savent que trop ce qu'ils peuvent en attendre... pratiquement rien. La mission, avec son organisation matérielle tout de même assez imposante, leur était un gage de sécurité. Car ils ne savaient que trop que le missionnaire était là pour eux, et qu'il ne refusait jamais un service. D'ailleurs, il faut dire que dans leur esprit, le missionnaire n'est pas un Blanc comme les autres (au moins à ce moment-là). Il n'est pas là pour l'argent même s'il en a en sa possession comme les autres Blancs. (Ils disaient assez facilement d'ailleurs que tout ce que le missionnaire possédait, c'était pour eux. Aussi ne se gênaient-ils pas de quémander). Ils savent le missionnaire généreux et se comportent avec lui, comme ils se comportent avec un autre Indien. Donc pour eux, la mission se définit: « Ce qui est au service de l'Indien », incluant Pères, Frères, soeurs, matériel: voitures, etc. Loin de moi de critiquer les positions qui ont été prises dans le passé. Mais je crois qu'il serait bon d'établir une politique (elle s'établit de plus en plus d'ailleurs), basée sur ces lignes du P. Lochet:

« L'église peut bien apporter à tous les peuples les biens de la civilisation, elle peut tendre à soulager les misères de toutes les classes, elle peut chercher à porter remède à tous les désordres sociaux, les biens qu'elle apporte sont transcendants par rapport à tous ces avantage humains. Elle se sert de tous les progrès humains, elle n'est pas à leur service; elle les procure par surcroit, elle vise plus haut. C'est pourquoi le missionnaire qui voudrait réduire son activité à promouvoir une activité ou organisation sociale meilleure ou à répondre une bienfaisance temporelle sans référèr tout cela à l'instauration de l'Eglise par la foi au Christ et la vie sacramentelle, ne ferait plus de l'apostolat ».

Du côté de l'Indien:

Je pourrais résumer mes impressions sur le comportement de l'Indien en ce dicton: « Tout nouveau, tout beau ». Comment n'aurais-je pas admiré ces gens qui représentaient pour moi une « civilisation » si primitive. Je m'épatais de les voir vivre de « l'air du temps », de ne pas se soucier et se tourmenter comme font les blancs. De prendre le temps de ne rien faire; de manger lorsqu'il y avait de la nourriture; de ne pas attacher d'importance à l'argent; de vivre si près de la nature et dans une si grande simplicité; d'être si généreux de ce qu'ils avaient; de n'avoir aucun respect humain, de « faire pitié » et de quémander le pain quotidien, etc...

De plus je les voyais témoigner un grand attachement aux missionnaires et les considérer comme s'ils étaient leurs protecteurs et pères.

J'y allai, moi aussi, de mon dévouement à leur égard. Au début, au lieu d'apprendre la langue « à perdre haleine » comme j'aurais dû faire, je préférais leur rendre des petits services, rongeurs de temps. Je croyais travailler pour leur bien tout en me rendant la vie intéressante. Je me suis montré aussi, au début, d'une générosité débordante. Je leur donnais assez faci-

lement, spécialement lorsque j'étais seul en mission ou camp, un peu tout ce que j'avais. Je croyais bien faire, car cela représentait, pour moi, la vraie charité: celle qui consiste à aider plus pauvre que soi. Maintes phrases de l'Evangile me confirmaient dans mon impression de générosité.

Cependant, peu à peu, à mesure que je faisais mes expériences, et prenais de l'expérience, ma certitude était moins solide. Des réflexions reçues au passage, me faisaient me poser des questions, et juger l'Indien sous un angle différent. Le merveilleux des premiers jours disparut pour faire place à la réalité qui était beaucoup moins scintillante à mes yeux. Tellement peu, que j'allai peut-être à l'excès contraire, consistant à juger l'Indien très sévèrement, i.e. non comme il était, mais bien comme il aurait dû être. Ma mentalité blanche reprit le dessus et j'aurais voulu que l'Indien se comporte comme un blanc, ou au moins, manifeste plus de grandeur d'âme qu'il n'en avait. Ce que je considérais comme qualité à mon arrivée devenait purement et simplement faiblesse de caractère et lâcheté naturelle.

Cependant cette vision pessimiste de l'Indien m'amena rapidement à réaliser qu'ils avaient besoin d'évoluer. Et le problème le plus important de ma vie missionnaire devint l'éducation à donner aux Indiens. Par éducation, j'entends d'abord les faire évoluer au point de vue humain: leur faire prendre conscience de certaines valeurs, leur faire poser certains actes, leur apprendre le désintéressement, les éduquer à prendre des responsabilités, etc. Dans cet optique, la religion devenait, selon moi, un moyen puissant de réalisation humaine.

Permettez-moi d'illustrer cette théorie par un couple de faits:

En décembre 1963, une jeune Indienne, de 16 ou 18 ans, qui restait au bout du lac Marianne, soit à environ une vingtaine de milles de la mission de Rae, se gela les jambes et les fesses lors du ravitaillement

en bois, qu'elle faisait pour sa famille. On envoya un message. En réponse une « nurse » et peut-être même un médecin aussi, au retour d'une visite au Lac La Martre, atterrirent à ce village du bout du lac. La jeune fille montra ses jambes gelées. L'infirmière qui n'était pas dans son assiette ce jour-là, montra son mécontentement en disant: « En voilà des caprices, faire descendre un avion pour de telles bagatelles, etc... ». La jeune fille fut passablement bouleversée d'une telle réprimande et se ferma. Elle n'osa pas dire et montrer qu'il y avait plus grave que ses jambes. L'avion repartit donc, laissant derrière quelques médicaments. Mais le mal empira et la jeune fille souffrait et ne pouvait que difficilement reposer. On dépêcha une traîne à chiens à la mission pour demander du secours. Mais la réaction fut que l'avion venait juste d'y aller et que le rapport avait été rassurant. Le médecin se crut encore sur le point d'être joué par les Indiens qui s'imaginent facilement être à leur dernière extrémité pour une insignifiance, mais qui ne feront absolument riens dans un cas grave où la manifestation du mal n'est pas très visible à l'oeil nu. Aussi on laissa passer. Mais une couple de jours plus tard, deux chasseurs revenant de chasse et ayant passé par là, avertirent que le jeune fille n'avait pas dormi depuis deux nuits et que les choses semblaient s'envenimer.

Comme toujours ce fut la mission qui reçut le message et c'est d'elle qu'on attendait l'action. Ce qui, selon moi, est une faute de la part de l'Indien et de la part de la mission. De la part de l'Indien, car il croit que le missionaire est tout dans le fort, alors que les charges sont bien déterminées et que le gouvernement a ses responsables sur le terrain desquels il est malséant d'empiéter. De la part de la mission, car continuer à favoriser une telle attitude devient néfaste à la longue. Le missionnaire ne doit plus être l'homme à tout faire. Il devrait s'en tenir à son rôle

de prêtre d'abord, d'éducateur ensuite et ne se mêler des « affaires » des Indiens que pour assurer que justice soit faite. Le fait que la mission s'offre à tout faire crée dans l'esprit de l'Indien, l'identification pratique entre religion, richesse matérielle, puissance politique, bien-être social, etc... On en arrive à cette mentalité si bien exprimée par cette phrase d'un Indien de Rae: « Si vous ne nous aidez pas (au point de vue matériel), nous allons aller chercher le ministre protestant, lui, il donne aux gens ».

Le message de détresse fut reçu par un des Pères de la mission. Celui-ci s'évertua à essayer de convaincre le médecin qui n'osa pas louer un autre avion pour ce cas particulier qui, dans ses livres, était solutionné. Après bien des hésitations, il laissa tomber. Le Père alla voir alors le constable de la R.C.M.P. Lui aussi jugea que le rapport des deux chasseurs pouvait être un peu exagéré et ne voulut rien faire.
Ceci laissait le problème dans les mains de la mission. Et le problème se présentait comme suit:

1) Soit que ce soit de la blague, comme ça arrive parfois, parce que les Indiens n'ont aucune connaissance médicale et se font de la bile pour rien.

2) Soit que le cas soit grave, comme il semble qu'il le soit. Dans cette perspective, la garde-malade est en tort. Si nous allons chercher la jeune fille nous-mêmes ,elle sera soignée, bien entendu, mais son cas sera comme beaucoup d'autres: une fois réglé, on n'en parle plus et le traitement de l'Indien n'en est pas amélioré au point de vue social.

Trois solutions se présentaient donc:

1) Que la mission aille chercher la jeune fille et que tout soit dit. D'après moi cette solution aurait été fausse.

2) Qu'un Indien du Fort aille la chercher avec sa traîne et la ramène à l'hôpital où le medecin fera son rapport. Cette solution avait l'avantage de mon-

trer aux Indiens qu'ils doivent s'entr'aider comme des frères et ne pas tout attendre du missionnaire. Une objection fut soulevée: Les parents de la jeune fille et la jeune fille elle-même s'y refuseraient pour la bonne raison que l'accidentée devrait être transportée nue dans sa couverte et qu'elle ne ferait pas confiance à l'Indien. Je n'ai pas l'impression de connaître très bien la mentalité indienne, mais d'après moi, une telle objection ne tient pas debout, pour la bonne raison que pas un Indien est assez bête pour abuser d'une telle situation. Il est vrai pourtant, comme je l'ai remarqué plusieurs fois, que les Indiens ne se font pas confiance entre eux. Ils préfèrent confier leur matériel, leur argent à des Blancs, car ils savent que ceux-ci ont plus conscience de leurs responsabilités. Mais dans le cas présent, je crois qu'il n'y a pas d'illusion possible, la chose aurait, pu être faite en toute paix de conscience.

Cette deuxième solution éliminée, il n'en restait qu'une autre: Insister auprès des autorités pour que quelque chose soit fait pour la jeune fille. Et là, de deux choses l'une: Les Indiens ont exagéré la chose et il n'y a vraiment pas de quoi. S'il en était ainsi, une bonne mise au point faite pour que les Indiens réalisent qu'ils sont responsables de l'incrédulité des Blancs lorsqu'il s'agit d'aller les aider dans leur détresse. Le Blanc ne sachant jamais s'il se fait jouer par l'Indien. Dans le cas contraire, i.e. dans le cas où la jeune fille serait vraiment souffrante et dans le besoin d'un secours immédiat, un rapport pourrait être rédigé, expliquant les faits et inculpant qui de droit pour ce manque de conscience professionnelle. Ce rapport rédigé par l'officier de police serait reçu officiellement et serait d'un grand poids auprès du gouvernement.

Cette dernière solution fut adoptée. De fait, les Indiens avaient raison et il y avait eu négligeance de la part de la garde-malade.

D'après moi, dans toute situation analogue, le missionnaire doit se demander: Est-ce la responsabilité de la mission de faire telle ou telle démarche? Jusqu'à quel point est-ce que la charité chrétienne (éclairée) est engagée? Est-ce que la solution la plus facile et la plus rapide est toujours la meilleure? Sommes-nous ici pour aider celui-ci ou celui-là, ou pour les éduquer chrétiennement? Est-ce qu'en solutionnant une foule de problèmes particuliers et en nous mêlant de leurs affaires à un certain niveau. nous ne faisons pas que, à la longue, leurs droits sont moins respectes? Ne leur donnons-nous pas l'impression et même la conviction qu'ils peuvent tout exiger de nous? Ne leur créons-nous pas des droits imaginaires? Où est l'éducation de leur charité chrétienne?

Je me permets de narrer maintenant un deuxième fait qui se situe au même plan que le premier, mais qui devrait apporter encore plus de lumière sur les principes que j'essaie d'énoncer.

Un matin, au début du printemps 1964, un Indien se présente à la mission, porteur de six lettres en provenance de Snare Lake. Je les ouvre pour constater qu'on réquisitionne du secours. Il n'y a plus rien à manger dans le camp. In a même fait bouillir des peaux de caribous pour les manger. Douze chiens sont morts déjà et on n'ose entreprendre le voyage de retour avec ceux qui restent. Après avoir lu quatre missives (les deux autres étaient en caractères syllabiques), je me dirige chez le policier qui, selon les normes, devrait prendre en main cette affaire. Il se dit prêt à téléphoner à l'agent des Indiens à Yellowknife. Celui-ci n'ose prendre une décision immédiatement. Il veut savoir le contenu des deux autres lettres et si le marchand de Rae, qui a un magasin à Snare Lake, n'a pas l'intention d'y aller bientôt pour les ravitailler. Je fais donc traduire les deux lettres et m'informe auprès du marchand. C'est chez ce dernier que j'apprends

que la médaille à un autre côté. Il s'était rendu au camp de Snare Lake, une dizaine de jours plus tôt. Les Indiens s'étaient ravitaillés. Mais alors comment expliquer qu'ils crèvent de faim? A cette question que je lui posai, il me répondit en me montrant les factures des achats des Indiens. Je fus alors vraiment renversé. Les Indiens au lieu d'acheter de la nourriture et ce dont ils avaient besoin pour subsister avaient dépensé l'allocation familiale et les chèques de pension de vieillesse (seules sources de revenu en argent à cette période de l'année), en achetant principalement du tabac. Je vis de mes yeux des factures où étaient inscrits 18, 24, et jusqu'à 40 paquets de cigarettes et de tabac. A ce compte-là, l'allocataion familiale est vite disparue. Aussi lors de cet achat empiétèrent-ils sur celle de mai et même de juin. Ce qui fait, qu'au moment de la famine, plusieurs étaient sans le sou encore deux mois à venir. Ce qui fait aussi que le marchand n'avait aucune intention de retourner à Snare Lake avant au moins un mois, car ce serait encore pour vendre à crédit.

Je me rendis alors chez les policier ou le chef m'attendait. Comme mon Flanc-de-Chien n'était pas à la hauteur d'une telle situation, je demandai à Louis Rabesca d'interpréter, mais lui-même en fut incapable. Je suggérai au policier et au chef d'aller chez Michel Bouvier. Ce que nous fîmes. Une troupe se rassembla rapidement autour de nous. Entre autres, les conseillers du chef.

Alors je commençai à expliquer la situation, i.e. lettres reçes, démarche chez le marchand, découverte des achats irraisonnables de tabac, achats à crédit, décision du marchand de ne pas retourner à Snare Lake avant un mois. Je conclus en disant: « Si aujourd'hui les Indiens de Snare Lake crèvent de faim, c'est en partie de leur faute. Au lieu d'acheter de la nourriture pour la famille, ils ont dépensé leur argent en tabac pour fumer pendant qu'ils jouaient aux cartes,

au lieu d'aller à la pêche et à la chasse. Comment voulez-vous maintenant demander au gouvernement qu'il envoie de la nourriture et un avion Il ne voudra pas, car il dira que ça va être à recommencer dans un mois et encore l'an prochain. Je me permets donc de faire une suggestion. — Ici je m'addressai d'abord au chef directement. — « Tu es le Chef, les Indiens sont tes enfants et tu veux qu'il soient heureux, mais tu dois aussi voir que parfois ils font des choses qui ne sont pas bien, alors c'est ton devoir de les aider à mieux faire ».

Je continuai en m'adressant à tout le monde. « Les Indiens de Snare Lake sont vos frères, vous vous devez de les aider vous-mêmes ».

Je fus interrompu par le Chef qui me dit: « Nous sommes des Indiens, or quand nous sommes dans la misère, le gouvernement se doit de nous aider, de nous nourrir, de nous envoyer des avions, etc... ». Ce fut sa ligne de pensée, répétée et répétée durant toute la réunion. Il n'en démordit pas.

Je lui répliquai: « Oui, le gouvernement est là pour vous protéger et vous aider, mais cela ne veut pas dire qu'il doit tout faire pour vous. Vous, les Indiens, vous êtes des frères. Or que fait un frère pour son frère qui est dans la misère. Il l'aide. Aussi je crois que vous devez aider vos frères de Snare Lake. Je trouve que c'est une occasion unique de montrer que vous aimez entre vous comme des frères d'une même famille. Voici donc ce que je suggère: Chaque famille de Fort Rae qui le peut va apporter à la salle des Indiens de la mission, qui un peu de farine, qui un peu de thé, qui un peu de lard. Une fois que cela sera fait on mettra tout cela ensemble et on l'expédiera à Snarc Lake de la part des Indiens de Rae pour aider leurs frères dans la misère. Je me charge de convaincre l'agent des Indiens d'envoyer un avion pour transporter tout cela ».

Devant cette proposition pour le moins inattendue,

le Chef fut un peu pris au dépourvu. Il ne s'attendait pas à cela. Aussi eût-il recours à son argument antérieur. Devant son entêtement, je poussai mon idée de fraternité encore plus loin en ces mots: « Tous les dimanches, je vous vois prier à l'église. Vous venez à la messe, vous vous dites catholiques. Mais qu'est-ce que ça veut dire être catholique? Est-ce que ça veut dire seulement dire des « Notre Père » et des « Je vous salue Marie ». Non, car si vous ne faites que cela, ça ne vaut pas grand-chose. Etre catholique, ça veut dire aimer Dieu, mais aussi nos frères, les autres hommes. Lorsque vous arriverez devant Dieu, il ne vous demandera pas si vous avez dit votre chapelet tous les jours, mais bien si vous avez aimé tout le monde, si vous avez aidé ceux qui étaient dans la misère. Jésus l'a dit lui-même dans l'Evangile ». Alors je leur rappelai la scène du jugement dernier où nous serons jugés sur la charité.

Le Chef commença à amollir, aussi se réfugia-t-il dans un autre argument. Il dit: « Les Indiens de Rae n'ont pas d'argent. C'est à peine s'ils ont quelque chose à manger eux-mêmes. C'est impossible de donner quelque chose ». A cela je répondis en leur disant que les chèques d'allocation familiale ou de pension de vieillesse — je ne me souviens plus trop, et peut-être même les deux-étaient arrivés au Fort deux jours précédemment et que vraisemblamlement, ils n'étaient pas tout dépensés (du moins ce qu'ils mettent de côté pour jouer aux cartes et qui n'est pas une somme négligeable).

Le Chef me répondit qu'il n'y avait pas d'argent dans le Fort. A cela je répliquai: « Il n'y a pas d'argent dans le Fort...? C'est aujourd'hui vendredi, ce soir il y a un film à l'école, je vous parie n'importe quoi que les Indiens vont aller au film ce soir et vont dépenser au moins $ 45.00 à $ 50.00 pour entrer ». Le Chef proteste, ses conseilles aussi, disant qu'il n'y

avait pas tant d'argent, etc... Mais de fait, le soir, les Indiens dépensèrent $ 46.50 pour voir le film.

Je multipliai les arguments et je voyais que le Chef devenait de moins en moins certain de sa position et que ses hésitations devenaient de plus en plus longues et marquées.

A un moment donné, voyant que le Chef s'amadouait de plus en plus, un des conseillers me rétorqua: « Toi, tu es Père, tu es ici pour nous aider à prier et nous enseigner la religion ce n'est pas à toi à essayer de régler ce probleme-là ». Alors en bon Blanc que j'étais et dans un raisonnement impeccable, je lui tirait cette conclusion: « Dis-moi, Louis (c'était son nom), pourquoi êtes-vous venus me voir avec vos lettres pour que je fasse quelque chose. Et d'ailleurs, ce n'est pas la première fois, chaque fois que vous avez un problème, que vous êtes dans l'embarras, que vous avez besoin de quelque chose, qui allez-vous voir? Le Père, toujours le Père. Parce que maintenant je vous demande de faire un effort, de pratiquer la vraie religion, vous me dites que vos affaires ne me regardent plus. C'est très bien, je suis prêt à vous laisser vous débrouiller seuls, mais ne venez pas vous plaindre à la mission s'il y a quelque chose qui ne va pas ».

Il y eut un bon moment de silence. Alors je fus catégorique, je m'adressai au Chef et lui demandai une décision. Le Chef recommença sa ritournelle concernant le gouvernement, les gens du Fort qui faisaient pitié, etc... Je l'arrêtai en lui disant que j'étais prêt à passer à l'action, s'il voulait de son côté demander aux Indiens de donner qui quelques livres de farine, qui du thé, etc... Je lui dis que je m'engageais à aller voir les Blancs et à leur demander de coopérer. Que l'hôpital et les magasins seraient consultés pour donner une bonne part. — A bout de ressources, le Chef tenta de présenter un autre argument en disant que les Indiens n'avaient pas de viande et que c'était la prin-

cipale chose dont les Indiens avaient besoin à Snare Lake. Je lui promis que la mission fournirait la viande nécessaire.

La discussion allait recommencer lorsque je mis le Chef en face d'un oui ou d'un non. De fait, il ne dit ni oui ni non. Il garda un long silence, puis se leva l'air fâché et quitta la maison sans mot dire. Il ne pouvait pas dire oui, car il perdait la face après s'être opposé tellement à l'idée. Il ne pouvait pas dire non, car il rejetait la générosité qui lui était offerte. Mais sa sortie dramatique équivalait à un non pur et simple.

Morale de l'histoire:

1) Les faits ont prouvé que les Indiens de Snare Lake ont souffert par leur propre faute. Lorsqu'il y avait du gibier, ils n'ont pas eu le courage d'aller à la chasse. De plus, ils ont été trop paresseux pour faire la pêche sous la glace. Ils se sont sans doute trop fiés sur le magasin et eurs allocations familiales.

2) Les Indiens ont la ferme conviction que le gouvernement du Canada leur doit tout. Cela est très destructeur. Avec un tel principe, ils ne prendront que rarement des initiatives et leur évolution sociale sera très lente.

3) Comme missionnaire, je crois qu'en principe j'avais raison, mais ne connaissant pas assez la mentalité indienne, et étant ce que je suis, rien ne pouvait sortir d'une telle confrontation. Ce qui parle pour l'Indien, ce sont les faits, et non les beaux raisonnements.

Je suis maintenant rendu dans la seconde partie de mon exposé. Dans la première partie, j'ai attaqué le problème de l'évolution indienne et du travail missionnaire sous un angle personnel, en montrant ce que l'Indien a été pour moi et ce que j'ai essayé d'être pour lui. Dans cette deuxième partie, je voudrais discourir sous un angle plus intellectuel de ce même problème, et l'étendre au groupe missionnaire du Mackenzie.

* * *

Après la Pentecôte, les apôtres annoncèrent efficacement le Christ. Non seulement ils pouvaient tabler sur la force exceptionnelle de l'Esprit, mais aussi sur un fond religieux commun à tous les membres du peuple, ou encore un désir ou une recherche de l'Absolu Transcendant, même chez les peuples étrangers. idolâtrique, mais qui demeurait tout de même un culte. Je me suis laissé dire que les Indiens lorsqu'ils furent approchés par les premiers missionnaires, avaient un tel fond. Les Indiens d'aujourd'hui reprochent même aux missionnaires d'avoir tout jeté par dessus bord. Quoiqu'il en soit, nous sommes mis devant un fait. La culture indienne, tant humaine que religieuse, est considérée dans notre monde moderne, comme étant extrêmement pauvre. C'est que les valeurs ne sont pas les mêmes.

Je cite comme exemple, deux extraits de Time Magazine, Février 1970.

« On personal level, Indian culture shuns confrontation. Even the meeting of eyes and the firm hanshake were long avoided. Discussions of personal problems are painful ».

« Their alienation is aggravated by the fact that Indian culture is vastly different from that of the whites in terms of technology, productivity and intellectual interests. From the viewpoint of what makes a modern civilization work, Indian culture appears hopelessly irrelevant ».

Pour ma part, je trouve que les caractéristiques de l'indien pourraient être les suivantes. Il vit dans une grande simplicité, il est aussi généreux de ce qu'il a; il n'a pas le culte de la possession ou propriété personnelle. Il vit au jour le jour plutôt par insouciance que par confiance dans la Providence Divine. Pour un blanc, il semble paresseux, car il n'a aucune prévoyance et n'est guère habitué à un travail régulier et déterminé d'avance. Il est encore très superstitieux. Il n'a pas ou

n'a pas eu jusqu'à date beaucoup d'affinité pour le travail intellectuel, de là la pauvreté de sa conversation.

Que devient le missionnaire avec son sens du temps, du travail, des valeurs humaines tant au point de vue intellectuel que spirituel? Comment va se faire cette adaptation dont parle la revue « Parole et Mission », juillet 1964.

« Tout le monde s'entend sur le principe (adaptation), mais bien peu semblent avoir le courage d'aller jusqu'au bout de ce patient et douloureux labeur. Car c'est bien de courage qu'il faut parler. Nous pensons qe ce n'est pas tellement une question d'études de langue ou de civilisation (bien que l'étude, dans une certaine mesure, soit indispensable), mais qu'il s'agit avant tout d'une attitude d'âme, faite d'infini respect devant toute forme de culture et de civilisation, de délicatesse, d'écoute, d'humilité de coeur, surtout, attitude d'âme qui peu à peu fera naître comme des « antennes intuitives » : à l'égard du génie propre du peuple ou de la race qu'on aborde. Cette humilité de coeur entraîne un parti pris favorable à l'égard de ceux que nous comprenons plus difficilement, leur manifestant un esprit délicat qui écartera tout étonnement ou comparaison déplacée sur des manières de faire différentes des nôtres. Nous devons nous traiter mutuellement avec respect et vérité de sorte que chacun puisse oublier qu'il appartient à un pays différent ou à une race différence ».

« Il s'agit pas, bien sûr, d'un reniement de ce que nous sommes, mais d'être assez dépouillé de soi-même pour pouvoir comprendre et épouser une autre forme de culture peut-être très éloignée de la nôtre. C'est un long travail qui demande une patience inlassable et une courageuse persévérance. ,

« Il ne s'agit pas de seule adaptation, mais de véritable indigénisation. Que tout ce qu'il y a de bon dans une civilisation quelle qu'elle soit, soit assumé et consacré par le missionnaire. Il faudra donc adopter

dans toute la mesure où cela est possible, les habitudes, les coutumes, la façon de vivre et le rythme de vie, les expressions de culture des habitants du pays ».

Prendre ce qu'il y a de bon dans une culture... Qu'y a-t-il de bon dans la culture indienne? D'abord peut-on parler de culture au sens strict? Larousse définit le mot culture comme « la somme des connaissances acquises ». Dans cette perspective la culture indienne devient la somme des connaissances acquises par un mode de vie extrêmement primitif si on le compare au mode de vie technique de notre monde moderne. La langue indienne en tant que telle (ici je parle de ce que je connais, les Flancs-de-Chien) n'est pas écrite. Les Indiens n'ont pas de trésor musical de valeur, pas de littérature, etc.. Leur philosophie de la vie est très près de celle des hommes les plus primitifs qui soient: Je dors quand j'ai sommeil, je mange quand j'ai faim, je travaille lorsque j'y suis obligé (excusez la simplification). Le seule valeur positive que je trouve dans tout cela, c'est le détachement des biens de la terre. Et cela non pour des motifs supérieurs, mais bien par la force des circonstances. Cependant cette valeur pourrait être facilement christianisée. Leur générosité est aussi un bon point. Mais là encore il faudrait qu'elle soit spiritualisée. Elle ressemble trop maintenant à: « Je te donne pour que tu me donnes ».

Le monde indien serait-il donc un monde à part? Un monde où nos valeurs humaines et même religieuses modernes n'ont pas libre cours? Ne serait-ce pas le monde du temps des Patriarches où ce n'était pas tant la réflexion qui était à la source de l'action que la peur et la crainte? Et pourtant le Christ est venu avec l'amour. N'empêche qu'au point de vue psychologique, nos Indiens sont encore plus primitifs qu'au point de vue matériel. Nous leur avons peut-être donné un vernis de christianisme. La superstition a encore libre cours. Même leur dévotion s'en ressent. Pourquoi tant d'eau bénite, de chapelets, d'images saintes, etc. Ils y

trouvent sans doute une façon simple d'exprimer leur foi, mais la manière dont ils font usage de ces choses se rapproche passablement de la manière dont ils faisaient usage de la médecine du sorcier. C'est une application mécanique. J'ai le rhume... je bois de l'eau bé nite... au lieu de sirop... Je pars pour la chasse... alors je vais prier, mais après plus rien...

Que devient le missionnaire et son message dans tout cela?

Comme dit Louis Lochet dans « Fils de l'Eglise ».

« Il faut entrer dans ce monde, si éloigné qu'il soit. Il faut vivre dedans, et non pas seulement par une sorte de déplacement local, en changeant de quartier et de logement, mais par un dépaysement psychologique, en changeant de mentalité et de coutumes. C'est cela le plus difficile. Pour atteindre ceux que nous cherchons, il faut être l'un d'eux, membre de la cité et du quartier, en solidarité de destin avec les aspirations d'un monde qui se fait: tout à tous, pour les donner tous à Jesus-Christ. Il faut entrer enfin, et non par fiction, verbalement, non par des discours et des protestations de sympathie, mais de coeur et en actes, au prix de toute sa vie, dans les aspirations du monde qui travaille vers la justice et la paix ».

Le prêtre, ou disons le missionnaire, a le devoir d'être dans le monde, mais non du monde. Son message est une exigence de dépassement; c'est le message du salut du monde, mais d'un monde pécheur, par Jésus-Christ.

Pour le missionnaire qui a vécu quelques années chez les Indiens, il y a une tentation de découragement. On s'aperçoit qu'on perd un peu de son temps, que ça ne colle pas, que peut-être ça ne collera jamais. Mais comme dit encore Louis Lochet:

« La meilleure manière de ne rien comprendre, de vivre dans le doute et d'aboutir au désespoir, c'est de tout voir en fonction de nous seuls, de nous séparer. de

nous voir à part, en dehors de l'ensemble, et de penser que le destin de l'Eglise se réduit à notre difficulté particulière et que notre impuissance est le signe de la sienne. La seule manière de nous comprendre, de comprendre notre oeuvre et celle de notre génération, c'est de nous avoir dans l'ensemble, de voir notre temps dans l'ensemble des temps et nos difficultés particulières dans le grand dessein de Dieu. Il ne faut pas minimiser la difficulté: il faut l'élargir aux proportions du monde et ramener notre cas au mystère de l'Eglise ».

Henri de Lubac abonde dans le même sens en disant: « Au lieu de la (Eglise) confondre plus ou moins avec nous, appliquons-nous au contraire, sans en attendre le triomphe personnel, à nous confondre avec l'Eglise ».

Ceux qui ont lu la vie du Père Lebbe savent qu'il a résolu le problème d'adaptation d'une façon radicale, i.e. en parlant chinois comme les chinois, en mangeant comme les chinois, en se vêtant comme les chinois. Ceci par opposition à la mentalité du temps qui voulait faire français ce qui était chinois. Or la Chine a sans doute la plus vieille et la plus raffinée culture du monde. C'était faire injure au peuple chinois, et c'était dangereusement s'identifier aux puissances temporelles européennes considérées comme usurpatrices des richesses chinoises. De là un grave danger pour l'existence même de l'Eglise en pays chinois. Le Père Lebbe vit le danger et réagit violemment. Il eut gain de cause, mais après combien de déboires!

Si je fais le parallèle avec les missions indiennes d'Amérique, je dois reconnaître que les éléments sont un peu différents, mais que l'attitude missionnaire, en son fond, devrait être la même. C'est-à-dire une attitude de confiance et de respect vis-à-vis de l'indigène.

L'Indien n'a pas, selon moi, à proprement parler, une culture humaine qu'il faudrait conserver comme ce fut le cas en Chine. Des éléments, oui, mais la culture comme telle...

Les Indiens n'ont pas de littérature, pas de folklore (musical), pas de théâtre, pas de législation comme telle, pas de rites religieux valables (tout cela existe jusqu'à un certain point, mais pas à une dimension où on puisse dire que cela puisse être exploité pour établir fermement des positions culturelles). Cependant sa mentalité mérite d'être étudiée et respectée. Il est oriental, non seulement par ses traits mais surtout par sa psychologie. Cette psychologie fut d'ailleurs fort teintée par les conditions concrètes de son existence. Que faut-il conserver? Que faut-il changer et comment s'y prendre? Faut-il se faire Indien? Si oui, qu'est-ce que cela implique? Personnellement, je ne crois pas à la survivance indienne comme telle avec ce qu'elle peut avoir de traditions et de langue. Un jour viendra où ils seront engloutis dans la masse et cela se fera par mariage, commerce, éducation et nécessité d'adopter le mode blanc de vivre dans un pays qui ne leur fournira pas éternellement le gibier et la fourrure, si tous veulent s'adonner au métier de leurs ancêtres. Le tournant de l'histoire est, je crois, l'éducation que les enfants reçoivent à l'école blanche. Tout se fait en anglais, tout se juge selon la norme blanche, rien ne leur vient de leur propre environnement et de leurs connaissances antérieures. L'enfant souvent coupé de sa famille dix mois par année, ne peut rester ce qu'il était, et devenir ce que ses parents sont.

Maintenant quelle attitude le missionnaire doit-il avoir en face de ce problème? D'après moi, ce doit être une attitude de transition. Il faut ménager la chèvre et le chou. Personnellement, je ne pourrais pas prendre l'attitude du Père Lebbe. Les Indiens ne sont pas une nation comme la Chine, et à moins qu'ils s'unissent et que se produisent des transformations sociales radicales chez eux, ils n'ont guère de chance de former une nation avec pouvoir politique et culturel. D'ailleurs ceci irait contre la tendance de plus en plus marquée au pays de faire l'unité du citoyen canadien.

Les droits des groupes minoritaires vont être de plus en plus respectés, mais d'un autre côté, tous seront considérés d'abord et avant tout des citoyens canadiens.

D'après moi, le travail du missionnaire est de mettre en valeur les données de la culture indienne tout en ménageant le passage d'un monde à l'autre. Il le fera en prêchant à l'Indien que le Blanc est son frère, et de même au Blanc. Il essaiera, en pratique, de développer la vertu de justice et chez le Blanc et chez l'Indien, de même que le respect mutuel. Il dira au Blanc d'être patient et bon pour l'Indien pas encore habitué aux modes de travail et de vie blancs. Il encouragera la bonne volonté de l'Indien, le poussant à l'initiative et la prise de responsabilités. En un mot, son travail sera d'être éducateur, d'être intermédiaire, de faire le lien entre les deux mondes. Si le missionnaire force l'Indien à demeurer indien, je crains qu'il n'aille contre un courant de l'histoire. La vie primitive doit nécessairement un jour déboucher sur une vie sociale plus évoluée. Aider une peuplade à demeurer à l'âge de pierre sous le prétexte que leur vie est plus simple et leur âme moins en danger, est selon moi, une fausseté. L'homme n'a de valeur qu'en tant qu'il devient plus libre, plus spirituel, qu'il se découvre une âme non liée à la matière mais l'assumant. S'il est trop pris par le « vivere », il n'a pas grand temps pour le « philosophare ». C'est ma conviction personnelle que le devoir du missionnaire est de favoriser cette évolution de sorte qu'elle se fasse régulièrement et sans danger. C'est aussi de guider les Indiens à faire une choix valable des données du monde blanc et de les unifier aux données du monde indien qui méritent d'être conservées.

C'est pourquoi le travail du missionnaire ne consiste pas tant à sauver telle ou telle misère qu'à essayer de créer des conditions ou telle ou telle misère disparaîtra. Le travail ne doit pas porter sur l'individu mais l'ensemble (ne pas prendre cet énoncé d'une façon absolue, car

chaque individu a droit à l'attention du missionnaire). Si l'individu et ses petites misères accaparent tout le temps du missionnaire, l'ensemble en souffre. On ne fait pas alors travail d'éducateur, mais de « dépanneur ». On fait sans doute travail de prêtre et méritoire, mais non un travail d'avenir et de constructeur. Toute la différence tient dans ces deux mots: Réparer ou construire.

Or présentement, comment le missionnaire peut-il construire? Quels sont les éléments et les moyens dont il peut se servir pour favoriser la transition? Inutile d'insister, je crois, sur « l'aspect spirituel » de la mission du prêtre. Cependant on pourrait dire que c'est peut-être là, l'aspect primordial et le plus efficace du rôle d'éducateur que doit exercer le prêtre. En effet, c'est dans le Christ et par le Christ que l'amour, l'entente, la concorde, la fraternité, doivent régner entre les hommes. Le prêtre doit être par fonction « un autre Christ », source d'amour et de charité pour les hommes. Ou encore comme dit Karl Rahner dans son livre « Serviteurs du Peuple de Dieu », lorsqu'il parle du Curé: « A lui aussi est échu un coin de cette pauvre terre qui est devenu le Royaume des cieux; il doit y être enraciné, il doit en porter la marque distinctice, il doit en partager la vie et le destin terrestre, pour le meilleur ou le pire. Cette portion de l'héritage du Seigneur, il y est installé; cette fraction de terre et de peuple qu'il peut parcourir et dénombrer, il doit y vivre et y régner par le service comme prêtre et apôtre... Il est le Père de sa paroisse, et il porte, à ce titre, la responsabilité de la vie surnaturelle de celle-ci dans toutes les directions. Il est son officiant, son intercesseur, son chargé d'âmes, son prédicateur, son berger, son médecin. Il est celui qui apporte son aide dans toutes les détresses et pour tous les devoirs de l'ensemble de la vie chrétienne. Il est l'homme des petits et des grands, des pauvres et des riches, des personnes cultivées et des gens sans instruction, il est l'homme de tous, quelle que soit leur condition de vie. Il faut

que sur cette terre, il crée et rende visible pour tous la patrie unique et commune qu'est la patrie du ciel; il faut qu'il fasse descendre la maison du Père en un coin déterminé de la terre, afin que la patrie terrestre de l'homme soit consacrée et transfigurée pour être la patrie de l'âme afin qu'en elle naisse, grandisse et mûrisse une vie d'éternité ».

« Faire descendre la maison du Père ». Voilà bien l'intention qui doit animer et soutenir l'action du missionnaire dans son rôle d'éducateur vis-à-vis les Indiens et les Blancs qui forment son troupeau.

Mais en pratique comment à arriver à cela? Comment amener le Blanc à voir dans l'Indien, un frère de sa famille chrétienne? Comment convaincre l'Indien que le Blanc n'est pas là pour l'exploiter? Comment amener le Blanc à collaborer au lieu d'exploiter? Comment amener l'Indien à faire confiance plutôt qu'à tricher et exiger des droits imaginaires?

C'est peut-être là un problème sans solution immédiate. C'est un climat à créer. La religion peut y faire beaucoup. L'éducation aussi. Mais en pratique quel fut le rôle de la religion chez l'Indien? Elle a anéanti quelques coutume païennes, c'est certain. Elle a donné le respect de la personne humaine, spécialement de la femme, c'est aussi certain; donné aussi un certain sens du péché, surtout celui de la chair, car il semble que l'Indien n'ait guère été tenté jusqu'à maintenant par le péché de l'esprit. La religion chrétienne a développé l'existence d'un Dieu qui remplaça sans doute avantageusement les dieux anciens: un Dieu protecteur, pourvoyeur. La religion leur a aussi donné des « instruments » de salut tels que le chapelet, l'eau bénite, les médailles.

Toutes ces choses et bien d'autres ont été d'un précieux secours pour l'Indien. Mais on pourrait se demander maintenant, si cette religion ne sera pas bientôt dépassée. L'Indien est bon (comme tous les autres hommes, d'ailleurs) en autant qu'il n'a pas l'oc-

casion de pécher. Or il est à craindre qu'avec l'évolution rapide qui se produit, ce semblant de religion s'évapore rapidement. Je crois donc que le premier devoir du missionnaire éducateur est de donner, d'inculquer les vraies valeurs du christianisme. Il faut que la religion de l'Indien ne soit pas une religion de « rice Christians » ou encore une religion de tribut, mais bien une religion personnelle, une relation d'une personne humaine à un Dieu unique, Père et Sauveur; d'une communauté-famille à ce même Dieu.

Cette éducation à la vraie religion devra se faire à partir de la jeune génération qui sera celle de la transition. Non pas qu'il faille abandonner l'ancienne. Cette dernière pourra être soutenue par une prédication traditionnelle avec quelques accents « à transition » pour ne pas la couper de la jeune. Une liturgie très « parlante » pourrait être aussi d'un précieux secours. Mais je ne crois pas qu'il faille s'attarder à un problème de moindre importance alors qu'un problème très pressant attend une solution.

La jeune génération reçoit davantage d'instruction et d'éducation. Elle aura, en conséquence, plus d'ouverture sur la vie, plus de facilité matérielle, plus d'occasions pour le bien et aussi pour le mal. N'est-ce pas le devoir du prêtre d'étudier cette situation et de voir qu'elle doit être la marche à suivre pour préparer les jeunes à vivre pleinement leur vie physique, sociale et spirituelle.

Je crois que le gros problème va être de former les jeunes à prendre leurs responsabilités. Sachant que de nature l'Indien répugne à l'effort qui n'est pas nécessaire. Il faut conclure qu'il aura toujours besoin d'un guide sûr et compréhensif. Ce sera là, je crois, le premier devoir du prêtre-missionnaire. Ici, un danger nous guête. Jusqu'à date, l'Indien s'est toujours appuyé sur le missionnaire qui a pris pour lui les responsabilités. La même faiblesse ou « générosité » peut ruiner notre oeuvre d'éducation. Nous voulons des résultats rapide-

ment. Notre charité nous fait nous imposer avec nos moyens et notre influence.

Le grand fléau dans tout cela est que, comme disait un ami missionnaire qui m'écrivait: « Le fameux prêtre ouvrier de Nazareth, le Père Gauthier dit qu'en pays de mission comme ailleurs: « L'Eglise semble le plus souvent liée à certaines puissances économiques ou politiques, les petits et les pauvres risquant alors d'être attirés à elle plus par l'espoir d'un avantage matériel que par l'Evangile ». Et ce même ami continuait: « James Vanstone dans son étude sur Snowdrift a écrit: « it is certain that all of them think of the Church as being a large, impersonal, wealthy organization like the Canadian Government and the Hudson's Bay Company, imposed on the village from the outside and to be viewed as a possible source of income for the villagers ».

Le fameux Vanstone aurait pu écrire cela de n'importe quel village indien ou esquimau. A qui la faute? Aux Indiens et Esquimaux? Pour un part, oui; pour les trois quarts, non.

Voilà le danger qui guettait nos devanciers, nous guette encore et peut-être un danger plus aigu, car la tâche est plus délicate et aussi plus importante. Il va falloir une patience énorme pour venir à bout des difficultés. Nous partons pratiquement d'en bas de zéro. Nous aurons à combattre et les mauvais exemples de la civilisation blanche et l'apathie des Indiens. Il ne faut pas se faire trop d'illusions, le monde blanc n'est pas si prêt à collaborer. Il y a trop de « déchéances » dans sa propre culture et propre vie surnaturelle pour vouloir offrir un exemple parfait. Comme le dit encore mon ami missionnaire en comparant ces deux mondes: « Tu crois vraiment que dans le monde dit "blanc" ou trouve plus d'attente? C'est vrai, mais là aussi, attention aux illusions... Nos Indiens eux, cherchent les bienfaits matériels, être dépannés... Nos blancs souvent cherchent la satisfaction intellectuelle ou tout simple-

ment un tranquillisant, le maintien d'un ordre établi surtout si cet ordre est à leur avantage. Pour nous humainement parlant, c'est plus intéressant, attractif — oui, c'est vrai et c'est la raison pour laquelle j'éprouve des difficultés, et pourtant au fond de moi-même, si je suis sincère, je dois admettre avec Paul VI que des pauvres types d'Indiens sont « de droit évangélique ».

Illusion, activisme, découragement, apathie, voilà quelques-unes des difficultés qui guettent celui qui veut se consacrer à l'avancement de l'Indien. Il semble que ces obstacles ne pourront être surmontés que par une charité chrétienne éclairée, un amour spirituel, car humainement parlant, qu'y a-t-il? Ou encore comme le dit Teilhard de Chardin: « Pour aimer notre prochain autrement que le font les païens, il faut savoir surnaturaliser nos sympathies; et cette surnaturalisation sera toujours suspecte ou incomplète si elle ne s'auréole pas d'un amour allant aux misérables, aux moins intéressants, au moins sympathiques ». (La pensée religieuse du Père T. de Chardin, par Henri de Lubac, p. 171).

Et pourtant, n'est-ce pas le même T. de Chardin qui écrivait: « The more I get around the world, the more I fear that the League of Nations at Geneva (of which I am a great supporter), numbers of liberal Catholics and especially my colleagues the « Missiologues » are making a grave mistake in recognizing the equality of races in the face of all biological evidence ».

How to explain that attitude on the part of a man so well informed, and moreover a priest. It was not a personal prejudice but a conclusion to his theories. He believed for instance that thought was born out of the concentration of human matter at extraordinary « psychic temperature and that the birth of the « ultra-man » was taking place at such point of « super-pressure » (primarily, research laboratories) today. But he also knew that there were low pressure zones — points were where the human experiment was lapsing into

annihilation: « Africa indeed, seems to me at present, whatever people may say, to function as a zone of reduced pressure ».

Je me demande si on ne pourrait pas dire la même chose du Nord Canadien avec ses Indiens. Et ne pourrait-on pas tirer la même conclusion que lui lorsqu'il écrit d'Ethiopie en parlant de la beauté des tributs: « magnificent colored bodies » mais en ajoutant: « It's a survival of a splendid human type, but how ill-fitted, it would seem, to follow our forward march. They will merge or disappear like the zebras or the elephants... since progress itself implies an unquenchable force that insists on the destruction of everything which has outlived its time ».

Et ailleurs encore, il dit: . « The emancipation of the Far East disturbs me, because I have no confidence in the human qualities of the Japanese ».

Lorque je regarde les Indiens, je dois avouer que j'ai un peu la même attitude. Pas beaucoup de confiance dans les qualités humaines des Indiens. D'après moi, leur mode de vie les maintient à un niveau plutôt bas dans l'échelle des valeurs humaines. Pour qu'il devienne plus « homme », il faut une transformation assez radicale du mode de vie. Et cette transformation ne peut se faire autrement (il semble que ce soit un processus historique) que soit les anéantir ou encore tellement les pénétrer que la race indienne comme telle n'existera plus sinon dans des individus qui seront membres d'une société moderne, et non plus considérés comme entité à part, jouissant d'un mode de vie particulier, d'une culture, etc...

Et je crois, encore une fois, que c'est le travail du missionnaire qui sera un des éléments principaux du cette évolution.

Mais ici, le missionnaire doit s'arrêter pour réfléchir en profondeur à ce problème, car dans le fond c'est changer en ses valeurs même tout un peuple. Avant de le faire, il faut être moralement sûr que l'intervention

à faire sera un enrichissement humain et non une perte. A dire vrai, on hésite... En effet si, encore une fois, nous considérons le monde blanc, qui a été sous l'influence du Christianisme depuis 20 siècles, on est loin d'être édifié. Même si on compare le chrétien avec le non-chrétien, que voit-on de supériorité morale chez le premier? Mon ami missionnaire a raison lorsqu'il dit: « Vois-tu beaucoup de différences extérieures entre un blanc baptisé et un autre non-baptisé? Ne serait-ce qu'au point de vue justice sociale! Quant aux Indiens, ils boivent, d'accord, mais dans nos milieux bien pensant qui forment la majorité, ils ne le font peut-être pas? Ils couchent avec n'importe laquelle femme. D'accord, mais nos catholiques blancs, eux? Ceux-ci peuvent le faire tout en évitant les complications... La même remarque pourrait être faite pour les jeux de cartes ».

De fait, le missionnaire devant des expériences et cet insuccès du Christianisme dans le monde « christianisé » s'arrête un instant pour se poser la question, le problème suivant: « Si le croyant trouve le bonheur dans sa foi, au nom de quoi tuer son bonheur en le privant de sa foi? Au nom de la vérité? Gatisme, superstition, ou foi: quelle place faut-il laisser dans la vie aux erreurs bienfaisantes? » Roger IKOR, « Ceinture du Ciel », Ed. Albin Michel.

Nous pourrions multiplier les questions. Mais dans le fond, je crois qu'elles devraient toutes se résoure (1): Foi à l'homme, à sa destinée humaine; foi en la grâce du Christ, soutenue par l'espérance chrétienne. Cette foi n'empêchera pas les déboires humains, mais au moins, elle donnera le courage de toujours recommencer et la persévérance dans l'action non couronnée de succès immédiat et visible.

Cependant cette foi et cette espérance ne doivent pas empêcher le missionnaire de mettre tous les atouts de son côté en vue de la réussite. Même si ce dernier n'atteint pas le but désiré, il faut au moins qu'il puisse dire qu'il n'a pas mis obstacle à « l'évolution » et la

« grâce » par son ingorance, son incompétence, sa paresse, son manque de recherche et d'adaptation.

Ceci m'amène à un problème assez délicat. Peut-on dire que nous, missionnaires du Nord, avons été des instruments parfaits dans le travail d'éducation de nos Indiens. Je prends « éducation » dans son sens le plus large, i.e. développement humain social, économique, familial, et développement religieux et spirituel.

Il est difficile de juger le passé en raison des circonstances « inhumaines » dans lesquelles nos missionnaires étaient plongés. Aussi je me limite au présent. Ai-je l'impression que le groupe de missionnaires dont je fais partie est vraiment qualifié pour la tâche missionnaire?

Je serais plutôt porté à répondre par la négative. Pouvons-nous dire que nous possédons les connaissances sociologiques, économiques, politiques, anthopologiques, psychologiques et missionnaires pour mener à bien notre oeuvre? N'allons-nous pas trop au hasard des circonstances? Avons-nous un but déterminé? Avons-nous ou connaissons-nous les movens les plus efficaces pour l'atteindre?

On dit que les Oblats sont les « spécialistes » des missions les plus difficiles. Cette « hyperbole » peut donner une renommée qui cache beaucoup d'ignorance. Je crois qu'on nous a beaucoup mieux défini en disant que nous étions des « improvisateurs de génie ». Mais le travail de l'Eglise doit aller beaucoup plus loin que l'improvisation si géniale qu'elle soit. Or, j'ai l'impression que nous en sommes demeurés à ce stage. Nous continuons à improviser au lieu d'essayer de faire un travail de maître.

Le maître est celui qui prend le temps de s'asseoir et de contempler l'oeuvre à faire. Il en conçoit tous les éléments et modalités. Il suppute la valeur des moyens dont il dispose pour les employer avec un maximum d'efficacité. Son action est concertée, réfléchie, unifiée.

Il serait peut-être temps que nous nous assoyious et réfléchissions pour faire oeuvre de maître.